

1

Terrorisme et intégrisme : retour sur les origines et les manipulations policières

Le début des années 1970 est marqué par la radicalisation idéologique de la jeunesse marocaine, en particulier les étudiants sous l'égide de leur syndicat de gauche : l'Union Nationale des Étudiants du Maroc (UNEM). Cette organisation syndicale sera interdite en 1973. Ses responsables seront arrêtés, torturés, ainsi qu'un grand nombre d'étudiants et de lycéens.

En 1974, un parti réformiste de gauche (USFP) est créé par d'anciens compagnons de Ben Barka, avec la création de l'organisation de la jeunesse de ce parti : la Chabiba itihadiya (la jeunesse unioniste). Dans ce contexte, le pouvoir réagit en créant « la jeunesse islamique », la « Chabiba islamiya » pour contrer une jeunesse marocaine portée par l'idéal progressiste.

Premier crime commis par cette organisation islamiste : l'assassinat d'un leader de gauche de l'USFP en 1976 à Casablanca, à coups de poignard. Le commanditaire, le leader de cette organisation semi-terroriste, parvient à prendre la fuite, aidé par la police, et se réfugie en Arabie Saoudite¹. La victime, Omar Bengelloun, vient de s'illustrer comme la vedette du tout récent congrès de son parti en tant que rapporteur d'un programme engagé, très commenté par la presse internationale.

En 1978, un autre 'doctrinaire' de gauche, un universitaire ouvertement marxiste, auteur de nombreux ouvrages sur les Économies du Tiers Monde et à ce titre partageant la notoriété en Afrique avec l'égyptien Samir Amin², est trouvé mort *asphyxié* dans sa chambre d'hôtel à Chicago.

Abdelaziz Belal, élu municipal de Casablanca, était en visite officielle à Chicago, jumelée avec la métropole marocaine.

Quelques jours avant cette mort mystérieuse, le ministre de l'intérieur de l'époque, Driss Basri, insiste personnellement pour contraindre l'universitaire communiste, très récalcitrant, à faire le voyage aux USA.

Soupçonnant un coup de la CIA, les dirigeants de son parti, le parti du Progrès et de Socialisme (légalisé et légaliste), exigent des explications, voire l'ouverture d'une enquête. Le ministre de l'Intérieur les convoque discrètement, et lors de cette entrevue, il leur est expliqué qu'ils avaient plutôt « intérêt » à se taire, car la victime aurait bu de l'alcool ce soir-là, en plein Ramadan. Ainsi, une fois de plus, le pouvoir brandit un argument religieux contre l'opposition « mal-pensante ».

¹ Il s'agit d'un ancien homme de gauche converti au fondamentalisme religieux, qui n'a jamais cessé de clamer son innocence depuis son exil.

² Universitaire et penseur anticapitaliste d'origine égyptienne.

Casablanca 1975-1981 – Petro dollars et tourisme sexuel

Responsabilités politiques d'une crise morale et sociale ayant entraîné le développement du phénomène islamiste dans une grande cité à vocation moderne.

1975-1976

Casablanca, 3 millions d'habitants, est une métropole (sociologiquement) de gauche et moderniste. Une jeunesse créative, malgré l'absence d'infrastructures culturelles adéquates, des syndicats ouvriers, des partis de gauche, des habitants traditionnellement hostiles au pouvoir semi-féodal d'Hassan II...

Comment domestiquer une grande cité plutôt rebelle ? Quel projet pour sa jeunesse dynamique et impatiente ? La guerre civile qui déchire le Liban et en particulier Beyrouth à ce moment-là, se présente comme une aubaine pour les sociologues officiels, et surtout pour les stratèges de ministère de l'intérieur : attirer les touristes moyen-orientaux (des monarchies pétrolières) et leurs pétrodollars, désertant une capitale libanaise mise à feu et à sang, vers un Casablanca somme toute arabophone, ouvert et aux mœurs relativement libérales. Ainsi, à notre connaissance, c'est la première fois qu'un État, *a fortiori* musulman, va s'employer à organiser une gigantesque opération de tourisme sexuel. Nous versons, à ce propos, un document synthétique révélateur du phénomène, de ses effets et de ses conséquences : « Une femme dans un corps » in *Les damnés du Royaume*, de Mohamed Souhaili (EDI, Paris 1986).

L'affront fait aux habitants de Casablanca va provoquer leur colère. De nombreux 'touristes sexuels', principalement des saoudiens, sont l'objet d'agressions organisées, voire d'assassinats. Aussi, pour se faire pardonner, ou par pur cynisme, devant la réprobation et l'indignation générale, le palais décide-t-il 'd'offrir' à Casablanca, la plus belle mosquée du monde, ce qui est aujourd'hui la grande mosquée *Hassan II*, vouée à d'interminables travaux de restauration, en raison d'un grave défaut de construction (fissures dans les fondations).

A charge de Driss Basri d'organiser un racket d'État en vue du financement d'un projet pharaonique au bénéfice du constructeur français Bouygues et ce, sans concertation, ni le moindre appel d'offres international. La pseudo-demande d'adhésion à la Communauté Européenne, durant ces années 80, fait aussi partie de cette politique de mystification et de brassage de vent, laissant au ministre de l'Intérieur le soin de veiller à l'ordre public et de réprimer à outrance.

UNE FEMME DANS UN CORPS

(Récit publié in *Les damnés du Royaume*, E.D.I., 1985-1986)

Aïcha vit à Casablanca depuis que ses parents ont quitté le village pour s'installer dans la périphérie de la métropole dans les années soixante. Démunis, leur espoir était de reconstruire une existence dans cette ville industrielle qui fait le bonheur d'une bourgeoisie locale disposant à sa guise d'une main-d'œuvre dépourvue de toute protection juridique et sociale. L'école étant souvent absente dans les campagnes, les parents de la petite Aïcha ne peuvent se permettre le luxe de lui assurer une scolarité. A onze ans, elle est jugée assez grande pour aller travailler comme bonne-à-tout-faire chez la famille Mounir, dignitaires fortunés du quartier résidentiel de Polo³.

Aïcha se lèvera tous les jours, à l'aube, pour aller faire les commissions du petit déjeuner. Elle se couchera (dans la cuisine), tard dans la nuit, après avoir assuré le ménage de la longue journée. EN échange ses parents recevront le somme dérisoire de trente dirhams qui leur est versée chaque fin de mois. EN plus ils auront la promesse « d'initier la petite bonne à la couture traditionnelle, métier de femme qui rapporte mieux que rien ». Madame la maîtresse n'aura jamais le temps de lui apprendre la machine à coudre, de plus, affirme-t-elle, au sujet d'Aïcha, ces campagnards sont faits pour se retrousser les manches et non pour exercer un métier réservé aux authentiques gens de la ville. Quand elle sera grande, ajoute-t-elle, « nous lui trouverons un époux de sa race sociale et Allah nous en donnera grâce de l'avoir grandie et mariée » soutient-elle devant ses visiteuses qui jalouent leur chanceuse hôtesse pour cette enfant si dégourdie et si bon marché. A quatorze ans, Aïcha, payée cinq dirhams de plus parce que ses parents ont réclamé une augmentation, fera une fugue et disparaîtra durant plusieurs jours à Casablanca. A l'origine de cette fuite, les viols qu'elle a subi de la part du jardinier Salah, sous la menace d'une arme à feu dont il dispose pour assurer la garde de l'immense villa des Mounir. De crainte qu'elle ne soit obligée de l'épouser comme la loi l'impose dans ce type d'affaire de mœurs, Aïcha ne dira mot et préférera fuir son violeur âgé de cinquante ans. Ses employeurs se sont mobilisés des jours durant pour la retrouver. Une fois « repêchée », le commissaire de police, un ami des Mounir, lui infligea une raclée et menacera de la mettre sous les verrous à la prochaine fugue.

Quant au père de Aïcha, les choses vont mal pour lui aussi. Après un accident de la circulation, il ne peut plus assurer le parcours à mobyette qui le reliait aux différents souks des alentours et d'où il emportait des sacs de dattes qu'il revendait à Casablanca, moyennant un bénéfice quotidien de quelques dirhams. Son fils aîné est déjà en prison à la suite d'une affaire de contrebande, organisée par un haut dignitaire, qui consistait à faire acheminer clandestinement de Mellila (ville marocaine occupée par l'Espagne) des articles divers de cosmétiques, de jouets, de tapis... Arrêté avec des complices, il ne divulguera pas l'identité du notable organisateur en échange d'un verdict « clément » : quatre ans, au lieu de vingt ans de réclusion. A seize ans, Aïcha quitte les Mounir, car on ne veut plus d'elle. Depuis elle ne se sépare plus de Khadija, sa copine du quartier, qui la met sur le chemin d'un nouveau métier.

Elles vont toutes les deux faire un tour du côté de « la corniche ». Elles attendront un moment à l'entrée de l'hôtel Tarek, le temps qu'un de ces riches et généreux touristes arabes du golfe vienne les accoster. Après quoi, elles monteront, l'une après l'autre ou les deux en même temps, selon la convenance du client, dans la chambre d'hôtel louée par ce dernier. Le soir venu, Aïcha rentrera en taxi chez ses parents avec dans son sac de quoi nourrir sa famille pour au moins plusieurs jours. Elle pourra en plus s'acheter des vêtements de haut luxe car elle a gagné beaucoup d'argent. Aïcha est euphorique ! Pour être dans son siècle, elle se fera

³ Phénomène courant au Maroc, le travail des enfants a suscité les protestations de plusieurs organisations internationales.

même défriser les cheveux noirs et elle les fera teindre en blond. Avec son nouveau look elle fera plus moderne mais évitera d'être trop bavarde car son parler est jugé imprégné d'accent provincial. Elle prendra surtout du poids, autant que possible, car ses clients arabes préfèrent les femmes bien rondes. Elle boira du whisky, fumera des cigarettes américaines ainsi que du kif, « l'herbe » marocaine. Elle se fera dénommer Jamila ou Hind, prénoms préférés par la bonne société, car le sien n'est guère distingué.

Elle n'a rien dit à ses parents concernant ses nouvelles activités sauf qu'elle a rencontré un fiancé riche et qu'elle compte l'épouser. Ceux-ci ne sont pas naïfs ! Ils savent que beaucoup de Casablancaises se sont enrichies grâce à cette nouvelle vague de touristes venus d'ailleurs et qui sentent le pétro-dollar. Feignant ne rien savoir, ils tolèrent l'activité peu morale, mais combien lucrative de leur fille qui leur permet au terme d'un an de déménager pour un quartier certes populaire mais néanmoins plus décent.

Aïcha s'est fixée un but : acheter une maison à ses parents, leur payer le pèlerinage à la Mecque et verser des pots-de-vin pour obtenir, sinon la remise en liberté de son frère emprisonné, du moins, une remise de peine. Projets généreux mais qui nécessitent une fortune. Pour alimenter son rêve quasi-surréaliste, elle ne désespère pas de rencontrer un beau matin un prince de là-bas qui lui donnerait le bonheur. Son amie Khadija est déjà partie s'installer à Paris après avoir eu la chance d'acquérir un passeport. Celle-ci travaillera comme apprentie dans un modeste salon de coiffure de la capitale française et se consacrera parallèlement à la prostitution afin de gagner assez d'argent pour lui permettre de retourner à Casablanca ouvrir son propre salon.

Pendant ce temps, Aïcha restée au Maroc connaît des difficultés dans son métier qui comporte des risques évidents. Au moins deux fois elle a été littéralement « raflée » par la police en pleine nuit. Elle ne possède pas la fameuse carte nationale (carte d'identité informatisée, instituée dans les années 70) et dans les commissariats elle aura droit aux traitements généralement réservés aux prostituées (viols, coups, brimade). C'est grâce à Ahmed, un ami travaillant dans l'administration locale, rencontré un soir dans un bar, que Aïcha doit ses libérations. EN échange, hormis les fantaisies sexuelles qu'elle doit satisfaire pour cet homme âgé de quarante-cinq ans, marié et père de trois enfants, elle doit en plus lui procurer parmi ses clients, des hommes en quête de location temporaire, discrétion exigée. De cette façon ce fonctionnaire affairiste perçoit des commissions d'agences fantômes créées pour la circonstance. Aussi, en retour, Aïcha est-elle orientée sur des clients moyennant un petit pourcentage qui permet à son protecteur Ahmed d'arrondir les fins de mois. Après trois années, Aïcha n'a toujours pas réalisé son rêve. Certes, elle a gagné beaucoup d'argent mais les exigences du métier imposent des frais considérables.

Les vêtements de luxe absorbent la moitié de sa bourse car la mode est devenue religion pour beaucoup de Casablancaise. Une partie de l'argent revient à Ahmed, une autre à ses souteneurs, devenus indispensables depuis que la sécurité des prostituées est sensiblement menacée. D'une part, la police, sous la pression de l'opinion publique, multiplie les rafles et redouble de sévérité, d'autre part des jeunes Marocains indignés par cette dégradation des mœurs organisent la « chasse aux putes » et certains d'entre eux vont jusqu'à se déguiser en touriste du golfe, maniant parfaitement l'accent moyen-oriental, pour tenter de prendre au piège une Marocaine en quête d'un client afin de lui infliger une punition (coups, viols), et lui dérober jusqu'au dernier dirham. Aussi, craint Aïcha, quand son frère sortira de prison, qui sait ? il fera n'importe quoi s'il juge que l'honneur de la famille a été atteint. Pour elle l'angoisse, le sentiment d'insécurité prennent corps et son rêve s'effondre. Elle n'y croit plus. Elle voudrait partir maintenant et rejoindre Khadija à Paris. Mais comment ? Elle n'est pas titulaire d'un titre de voyage. Elle doit effectuer une demande administrative pour l'obtention d'un passeport. Chose difficile pour les Marocains qui ne peuvent justifier d'une situation

sociale et professionnelle. Alors elle versera des pots-de-vin. De plus, son ami Ahmed, haut placé dans l'administration, s'est dit d'accord pour intervenir.

Pour réunir toutes les pièces administratives nécessaires au dossier, Aïcha a fait le tour des bureaux où elle a dû verser une somme d'argent à chaque petit chef de service. Quant à Ahmed il a reçu la somme de cinq milles dirhams, nécessaire selon lui, pour faire progresser la procédure. Après plusieurs mois pendant lesquels Aïcha ne cessera de caresser son nouveau rêve européen, son dossier jugé incomplet est rejeté. Elle accepte une fois de plus de verser la somme de deux milles dirhams, puis quelques semaines plus tard de cinq milles dirhams, toujours encaissés par Ahmed qui justifie la lenteur de l'administration par les nouvelles dispositions qui réduisent les droits d'obtention d'un titre de voyage sans une raison sociale valable et précise.

Après un an d'effort, Aïcha n'a toujours rien obtenu. Après avoir passé sa misérable enfance à travailler rudement pour ses parents mais surtout pour la famille bourgeoise qui l'exploitait sans rougir, son adolescence à vendre son corps pour le plaisir de ses clients et le bien-être matériel de Ahmed et de ses souteneurs, tout ce qu'elle demande aujourd'hui de cette société devenue si sévère, c'est qu'elle puisse obtenir un passeport pour partir à vingt ans vers une vie nouvelle qui lui donnerait affection et dignité. Lorsqu'elle rencontrera Khadija revenue à Casablanca après son rapatriement par la police française pour situation irrégulière, Aïcha ne résistera pas au choc, surtout quand elle apprendra que les Arabes sont détestés e, France et que sa copine est revenue les mains vides après que son souteneur parisien lui ait confisqué tout son argent. Malgré la mésaventure de son amie, Aïcha voudrait quand même quitter le Maroc ; pour elle, il est impossible d'y vivre !

Mais quand elle se rend compte que le jeu de Ahmed tend plus à la ruiner qu'à l'aider, elle exige de celui-ci la restitution de son argent ou tout au moins une partie. Pour tenter d'être plus efficace, elle menace de tout révéler à la famille de Ahmed. Celui-ci parvient à la calmer et faisant mine d'accepter, il l'emmène dans sa voiture se promener dans un endroit approprié, à proximité de la plage, pour, dit-il, parlementer avec elle. Arrivés à cet endroit, Ahmed se débarrasse de sa veste, prend violemment Aïcha par les cheveux, la jette à terre et la couvre de coups de pieds au visage. Pour en finir, il pissera sur le corps de sa victime en lui crachant dessus, avant de s'en aller menaçant. La prochaine fois, il n'hésitera pas à l'étrangler et à la jeter à la mer. Le visage saignant, elle prend un bain de mer malgré le froid, et en taxi rentre chez sa copine Khadija dont la mère s'occupera fort généreusement d'elle. Pendant deux semaines elle restera chez son amie.

Aïcha guérie de ses blessures va chez l'écrivain public rédiger une étrange lettre adressée à ses parents sans laquelle elle écrit se trouver à Paris, avoir trouvé du travail et être heureuse. Elle demande à sa famille de lui pardonner de n'avoir pu prévenir car elle devait s'embarquer précipitamment dans un bateau au port de Casablanca. Elle reviendra au Maroc dans dix ans avec un mari, des enfants et beaucoup d'argent ! Cette lettre sera postée de Paris par des amis que Khadija a bien voulu contacter par écrit. Toujours surprenante, Aïcha maquillée et attractivement habillée retourne à la villa de ses ex-employeurs les Mounir. Elle contourne le grand jardin de la propriété et discrètement appelle Salah qui sort immédiatement de sa petite demeure annexe. Il la reconnaît tout de suite, l'invite à entrer par le jardin. C'est le milieu de la journée et la famille Mounir déjeune. Salah est visiblement heureux de revoir son ancienne proie sexuelle qui lui déclare, avec un brin de malice, être venue lui dire bonjour. Il s'absente quelques instants le temps d'aller chercher de l'eau à l'autre bout du jardin pour lui offrir du thé. Aïcha en profite pour sortir d'un tiroir le revolver qu'elle avait déjà vu et la cache dans son sac à main. Lorsque Salah revient avec sa casserole remplie d'eau, sa visiteuse a disparu.

Dans l'après-midi, elle appelle Ahmed à son bureau pour, dit-elle, s'excuser auprès de lui et le supplie instamment de la rencontrer au même endroit, ce soir à vingt heures. Ahmed

accepte et vient au rendez-vous. En cette soirée du mois de mars, il fait frais et les plages sont désertes. Le couple, après avoir échangé quelques mots marche dans les dunes en regardant la mer. Ahmed prend la jeune femme par la main et la tire vers lui pour la déshabiller ; celle-ci souriante lui demande de patienter quelques secondes le temps pour elle d'aller faire un petit besoin. Elle s'éloigne de quelques pas et derrière un buisson elle sort le revolver de son sac ; elle se lève brusquement, le braque en direction de Ahmed les yeux tournés vers les vagues. Interpellé, celui-ci aura tout juste le temps d'apercevoir une silhouette en face de lui munie d'une arme à feu sur la détente en fermant les yeux. Atteint mortellement par deux balles, Ahmed s'écroule sur le sable. Un troisième coup de feu retentit.